

LA LIBRE PENSÉE

ET LES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES

Considération sur le spiritualisme, le matérialisme et le positivisme,

La libre pensée est le contraire d'une façon de penser qui n'est pas libre ou qui se soumet tout d'abord à des formules logiques ou à des articles de foi, déterminés et arrêtés par des prétendues autorités ecclésiastiques ou mondaines, ou par la tradition et la coutume. Au fond, tout homme devrait être libre penseur, par le fait de son existence. Mais les hommes, qui s'imposent la peine de la réflexion et des recherches, sont relativement peu nombreux, et la masse s'arrange mieux de suivre la voie battue quant à ses opinions et appréciations; par conséquent, le nombre des penseurs réels et indépendants est relativement très petit. Ce fait, le philosophe anglais Berkeley le signale fort bien, en disant: Peu d'hommes pensent, mais tout le monde veut avoir des opinions. Or, il est très facile d'avoir des opinions, quand on accepte comme vrai ce qui se trouve reçu comme tel par la grande majorité des hommes dans le passé et dans le présent. Ce procédé simple et commode ne nécessite l'effort ni de la pensée ni de l'étude. De plus, il est conforme à la sagesse politique et sociale, puisque les opinions reçues sont habituellement solidaires des intérêts personnels des milieux influents ou dirigeants, et que la foule supporte fort mal l'opposition et l'originalité. Des milliers de libre penseurs, qui, dans le fond de leur âme se sont émancipés depuis longtemps de tous les dogmes, peuvent être déterminés par cette considération à ne pas manifester leur libre pensée et à paraître autres qu'ils ne sont.

D'autres sont des partisans plutôt extérieurs qu'intérieurs de la foi religieuse; ils le sont par habitude et par éducation plutôt que par conviction. De tels hommes sont, pour ainsi dire, leurs propres dupes, et c'est à eux que s'applique fort bien la parole de L. Feuerbach: « L'hypocrisie de la duperie de soi-même est le vice fondamental du monde contemporain ».

Mais, outre cette hypocrisie de la duperie de soi-même, il y a un autre genre d'hypocrisie: c'est l'hypocrisie consciencieuse et intentionnelle qui renie une meilleure conviction intime, seulement au prix des avantages extérieurs, et

qui essaie de se couvrir devant les autres des apparences de la piété et des convictions correctes. Il va sans dire que ce genre d'hypocrisie est le plus méprisable de tous.

Cet état de choses, peu réjouissant pour l'ami de la vérité et de la recherche libre, sera-t-il jamais changé?

En examinant l'histoire de l'espèce humaine, et en remarquant que les opinions les plus diverses s'y remplacent constamment, et que depuis des milliers d'années les savants et les penseurs ont constaté et enseigné le fond de ce que la pensée libre contemporaine constate et enseigne, sans que la foule s'en soit émue, on ne se sentira guère tenté, de prime abord, d'affirmer l'espoir d'une amélioration. Mais quand on songe, de l'autre côté, que l'esprit humain ne s'arrête jamais, et que, guidé par la science et la recherche libre, il marche toujours, de sorte que de nombreuses erreurs funestes et pernicieuses des temps passés ont été écartées, on pourra envisager l'avenir avec quelque satisfaction. D'un côté, c'est la marche infatigable de la science, de l'autre la culture générale toujours croissante, qui ouvrent la voie à la libre pensée et à son expansion; et quand seront tombées les barrières matérielles qui, dans la plupart des pays européens, arrêtent cette expansion, le progrès de la pensée suivra de près le progrès politique. En attendant, les sociétés rationalistes et tous les groupes de libres penseurs doivent faire tout leur possible, dans leur petit cercle, pour tenir les esprits éveillés et préparer à un avenir meilleur. Aussi sûrement que le jour succède à la nuit, aussi sûrement viendra le temps où les rayons du soleil de la vérité perceront et dissiperont les brouillards de l'ignorance et de la superstition.

Quant à l'examen des doctrines philosophiques du spiritualisme, du matérialisme et du positivisme, on pourrait composer sur ce sujet de gros livres, sans arriver à un résultat déterminé et valable pour tout le monde.

Je ne me permettrai donc que quelques observations limitées et nullement complètes.

La tendance philosophique, qu'on appelle spiritualiste, prend pour point de départ l'esprit, comme son nom l'indique déjà. C'est dans l'esprit qu'elle voit la base fondamentale de tout ce qui existe. Le matérialisme, au contraire, en fait autant quant à la matière, de laquelle il fait découler tous les phénomènes de la nature, y compris l'esprit.

Le spiritualisme appelle la matière inerte, grossière, vulgaire, incapable d'un mouvement propre, agitée par la force seulement. Le matérialisme refuse à l'esprit, comme tel, toute indépendance et ne l'envisage que comme le produit d'une action matérielle extrêmement affinée.

Le spiritualisme voit dans l'esprit quelque chose de supérieur, au-dessus de la nature, plus au moins indépendant d'elle, de sorte qu'il reconnaît sans difficulté la possibilité de l'exis-

tence de formes surnaturelles et de leur action. Le matérialisme nie franchement cette possibilité, et selon lui tout se passe dans l'univers d'une façon naturelle et selon l'inaltérable loi de causalité.

Le spiritualisme reconnaît l'existence d'une âme humaine particulière et individuelle, conservée après la mort. Le matérialisme n'en convient pas; pour lui les manifestations de l'âme humaine ou animale ne sont que le fonctionnement et l'activité d'un organe corporel extrêmement compliqué, c'est-à-dire du cerveau ou des organes qui le remplacent.

Le spiritualisme suppose l'existence d'un esprit universel, suprême, doué d'une connaissance et d'une puissance qui embrassent tout, comme cause première (créateur) du monde et de l'ordre qui y règne. Le matérialisme affirme qu'il n'y a pas de raisons concluantes pour une telle hypothèse, et que, si l'on voit régner dans le monde quelque ordre téléologique à côté de beaucoup de désordre et de déraison, cet ordre n'est que la conséquence naturelle de procédés d'évolution naturels.

Bref, les contrastes entre les deux tendances sont tellement accentués et nombreux que la lutte rageuse et implacable qu'elles entretiennent et ont entretenue depuis la naissance de la pensée philosophique, paraît toute naturelle.

La philosophie antique ou classique fut surtout matérialiste dans son origine; ses systèmes furent écartés plus tard par Socrate et Platon, et notamment par l'influence puissante de la plus spiritualiste de toutes les religions, par le christianisme; de sorte que les efforts inouïs des penseurs du XVIII^e et XIX^e siècles, et les progrès grandioses des sciences exactes de notre époque, ont eu fort à faire pour rendre quelque crédit à la philosophie matérialiste, en face de son puissant adversaire.

Pour ce qui est du spiritualisme et du matérialisme en tant que systèmes philosophiques, ils souffrent l'un et l'autre d'un seul et même inconvénient, qui compromet très fort leur valeur philosophique et systématique. L'un et l'autre, ils sont incapables de définir suffisamment leur principe fondamental, que ce soit l'esprit ou la matière. L'esprit comme tel est une chose aussi obscure et aussi problématique que la matière comme telle. Tous les efforts des savants, pour éclaircir la question, ont été vains jusqu'à présent et, ce qui est plus important, ils le resteront probablement à tout jamais. La perspective d'une entente entre les deux partis en litige n'existe donc pas, puisqu'ils ne sont pas capables de se comprendre. Pour tout homme individuel, la décision entre les deux dépendra plutôt de ses sentiments que de son entendement. L'éducation ou la préparation scientifique, que chacun a reçue, y contribuera aussi puissamment: les médecins et les naturalistes, en général, pencheront en faveur des doctrines matérialistes; les autres disciples érudits, en faveur de celles du spiritualisme.

La question entre eux est si on a fait nouvelle, quand nous nous demandons, si toute cette discussion a sa raison d'être, ou si ce n'est pas peine perdue que de séparer l'esprit et la matière (ou la nature), et de les mettre en opposition entre eux. Ceci nous amène à l'autonomie du dualisme et du monisme, qui, également, occupe aujourd'hui les esprits et poursuit un but un peu plus tangible que l'antagonisme entre le spiritualisme et le matérialisme.

Le dualisme considère la force et la matière, l'esprit et le corps, Dieu et la nature, comme des choses séparées en elles-mêmes et absolument différentes; il renonce à expliquer en quoi et comment les deux se sont rencontrés ou sont capables de s'influencer réciproquement.

Au contraire, le monisme (ou le matérialisme monistique, si l'on aime mieux), ne croit toute cette séparation possible que dans la pensée et par l'abstraction, de sorte qu'elle ne se rencontre jamais en réalité. Pour lui, la force et la matière ou l'esprit et le corps, ne sont que deux côtés ou deux phénomènes différents d'une chose inconnue ou d'un principe fondamental de toutes choses, dont nous ignorons l'essence.

Alors des faits surnaturels ou transcendants ne peuvent exister, puisque tout est renfermé dans la nature. C'est pourquoi cette tendance ou manière de voir, a été fort bien désignée du nom de *naturalisme*, contrairement à tous les systèmes qui admettent des influences surnaturelles et savent parler de la création du monde, de la Providence, etc. Pour elle, l'ordre qui règne dans le monde n'a rien de convenu; il est naturel et né naturellement. Le monde n'a pas été créé, mais il est éternel et infini. L'homme n'est pas l'image de Dieu, mais un produit naturel. L'esprit n'est ni l'ennemi, ni le maître du corps, de l'organisme, mais il se trouve avec lui dans une relation aussi intime et étroite, que la force avec la matière. La matière elle-même n'est pas morte, inerte, informe, mais douée d'une activité propre, éternelle, vivace et ininterrompue, tandis que la forme est son attribut essentiel. Elle est la mère universelle de toute existence, d'où la vie et l'esprit sont sortis par une évolution successive, de même que la fleur sort de la plante et le fruit de la fleur. De son côté, elle est influencée par l'esprit autant qu'il l'est par elle, mais seulement sous le contrôle d'immuables lois naturelles, qui, à leur tour, sont l'expression naturelle et nécessaire de l'action commune des faits naturels, et que nous désignons, d'après l'analogie de l'activité et des conditions humaines, du nom (en soi fort impropre) de *lois*.

(La Société Nouvelle)

D^r L. BÜCHNER.

Au Creusot

Il fait nuit, le ciel est criblé d'étoiles; tout le long de la route, par la portière entr'ouverte du wagon, j'avais respiré un air délectable chargé du parfum des foins fraîchement coupés; je m'étais laissé vaguement assoupir dans la contemplation des paysages fuyants sous ce ciel d'orfèvrerie, enveloppés par une brume fine où persistait un peu des clartés bleues d'un crépuscule attardé.

Seul dans mon compartiment, je ne pensais plus au Creusot ni à rien de ce qui m'y amenait, tout à la jouissance molle de cette soirée rêveuse et douce... Le train s'arrête brusquement et je descends, encore engourdi.

En mettant le pied sur le quai de la gare, une odeur de soufre, qui ne me quittera plus pendant tout mon séjour là, me prend à la gorge; en même temps, arrive à mes oreilles un bruit énorme, sourd, lointain, pesant; je

gravissons une pente assez abrupte, bordée de maisons aux façades sinistres. Tout à coup, à mi-côte, devant une rampe en fer qui commence à la dernière maison, éclate à nos yeux un spectacle terrifiant, formidable, grandiose.

Un gouffre immense est sous nos pieds, borné, au fond, par une rangée de feux sombres; au centre, dans le trou, un flamboiement extraordinaire illumine les façades vitrées de halls gigantesques, les spectres prodigieux de tourelles de fer, les pignons des hangars, les bras rigides des grues, des amoncellements de métaux; sur le ciel bleu profond sali de tourbillons de fumée, toutes les choses prennent des développements surhumains; c'est un chaos inouï de formes inattendues, heurtées, rudes, disproportionnées sur lesquelles se projettent, démesurées, les ombres d'hommes gesticulant follement devant la gueule des fours, enjambant des ruisseaux de feu liquide qui serpentent dans la terre noire; de temps en temps, des guichets de brasiers s'ouvrent sur des constructions basses d'où s'échappent, par vingtaines, des flammes ardentes, et c'est, par ces portes d'enfer, une dégringolade continue de gros blocs rouges qu'un plancher roulant entraîne sous des jets d'eau.

Au-dessus de ce spectacle dantesque, l'accompagnement dans une harmonie farouche, un indescriptible bruit, fait de vacarmes indistincts, de tapages lointains, plane, gémit, hurle; mais, dominant tout cela, dominant les rivières de feu, les incendies des fours, les ouragans de fumées, écrasant l'universel et tragique tumulte du gouffre, un prodigieux ronflement s'élève d'un coin de ténébreux, par intervalles réguliers: c'est la respiration de la « Machine soufflante », qui boit au ciel, avec sa grande gueule, l'air nécessaire au fonctionnement du monstrueux organisme. Dans la gloire épique du tableau, ce bruit-là, sinistre et géant, éclate comme un colossal et lamentable sanglot; à l'écouter, le cœur se serre, et on voudrait plaindre et consoler l'invisible et douloureux bruit...

— Alors ces gens-là travaillent toute la nuit? demandai-je sans quitter le spectacle des yeux, à mon compagnon qui fumait tranquillement sa pipe, le dos tourné au gouffre, appuyé au garde-fou.

— Naturellement. Les fours ne s'éteignent jamais.

— Combien y a-t-il d'ouvriers là-dedans?

— En tout une douzaine de mille ici, et quatre mille à peu près aux mines de la Compagnie et dans les dépendances.

— Combien d'heures travaillent-ils?

— La journée est de douze heures; mais en réalité, ils ne travaillent que dix heures, parce qu'ils se reposent un peu et qu'ils mangent,

— Et ils gagnent?

— Oh! ça varie beaucoup! Les manœuvres gagnent de 2 fr. 55 à 3 fr. par jour, les bons ouvriers, les ajusteurs, les chauffeurs, les contremaîtres comme moi peuvent aller, de cent sous à dix francs; mais bien sûr, ajouta-t-il en riant, qu'il y en a plus à trois francs qu'à

four à puddler... ou bien on en fait des mineurs, ou des manœuvres. Alors, ils gagnent tout de suite et ils apprennent leur métier; ils ont douze sous par jour pour commencer, et tous les ans, aux bons sujets, on accorde cinq sous par jour d'augmentation; ils arrivent comme ça à se faire... hé! hé! cinquante-cinq sous, trois francs, et même plus, au moment de tirer au sort. Ils font leur service militaire et reviennent ici; souvent, s'ils sont bons ouvriers et qu'il y ait de la place, on leur trouve un emploi à l'atelier, ou bien on les fait travailler comme manœuvres, en attendant. C'est une bonne chose, ça!... Tenez, c'est comme pour les accidents: il y a une infirmerie gratuite, un chirurgien gratuit aussi, pour les opérations, parce que vous savez, ici, les accidents ne sont pas rares, il y en a même tous les jours, plus ou moins! pensez donc! sur des milliers d'ouvriers, il en a toujours qui ne font pas attention...

— Ils sont payés, les ouvriers, quand ils sont blessés?

— Oh! je crois bien; on leur donne un tiers de leur journée, et les « pharmacies » pour rien. Vous comprenez bien que si on payait davantage il y en aurait qui se feraient blesser exprès, histoire de pouvoir se reposer tranquillement chez eux!

— Et quand ils meurent?

— Eh bien! leurs femmes, s'ils sont mariés, ont une pension...

— De combien?

— Ça dépend encore du nombre des enfants; ça peut être vingt, trente et même quarante francs par mois! Je vous dis, ici, il n'y a pas à se plaindre; M. Schneider fait bien les choses, c'est un brave homme qui a le cœur sur la main; il est député, d'ailleurs, conseiller général et maire du Creusot, ce qui prouve bien qu'on connaît son bon cœur.

— Il doit y avoir encore d'autres avantages? demandai-je à ce contremaître modèle.

Il réfléchit un moment et ajouta en souriant d'un air malin, très content de sa trouvaille:

— Ah! et puis, ici, les ouvriers peuvent devenir propriétaires!

— Comment cela?

— Mais oui! La compagnie nous avance l'argent qu'il nous faut pour faire bâtir une maison; on rembourse tant par mois, et, au bout d'un certain temps, on a sa petite maison et son petit jardin à soi... Alors, quand vient la retraite, on peut faire le rentier!

— On a une retraite aussi?

— Et c'est la Compagnie qui paie, s'il vous plaît! On ne nous retient pas un sou sur nos journées, comme on fait dans presque toutes